

POÉSIE.

—

SONNETS.

—

I.

LE LABOUR.

L'Aurore au pied rosé s'avance sur la plaine ;
Laboureurs qui dormez, c'est l'heure ; il faut partir :
Le vigilant ramier se baigne à la fontaine ;
L'alouette, en chantant, revient vous avertir.

Retournez le sillon ; enfouissez la graine,
—J'aime ce pas des bœufs qui bruit sans retentir.—
L'hiver viendra bientôt ; mais, la saison prochaine,
Vous cueillerez l'épi d'où le pain doit sortir.

A l'œuvre, vous aussi, laboureurs de la vie ;
Cachez au brun sillon votre plus douce envie :
Votre espoir de grandir, votre besoin d'aimer.

Sans doute, quelques-uns verront leur rêve éclore ;
Mais, pour d'autres, en vain l'Aurore suit l'Aurore,
Ils ont semé leur cœur, mais rien ne doit germer.

II.

LA FÉNAISON.

Voyez : la faux se hâte, en avant, en arrière ;
A chaque mouvement, sa lame meurtrière
Fait, au creux des vallons, tomber confusément
Les épis nés d'hier, les fleurs, duvet charmant.

La mort ainsi nous traite : il n'est pas de prière
Qui la puisse arrêter ; ni grâce printannière,
Ni soucis maternels, ni tendresses d'amant ;
Et jeunesse et beauté tombent également.

O plantes, vous, du moins, le pâtre vous recueille,
Car il sait que déjà germent, sous chaque feuille,
Le lait, divin breuvage et la chair qui nourrit.

Mais vous, ô nos amours, nos douces rêveries ;
Bonheur de la famille, illusions chéries,
Que peut faire de vous le Temps qui vous flétrit ?

III.

LA MOISSON.

Moissonneurs, au travail ; courbez-vous sous la peine ;
En vain sous le soleil votre front se brunit :
Il faut, avant ce soir, que la grange soit pleine.
L'homme fait son trésor, et l'oiseau fait son nid.

Là bas, c'est la forêt ; à ses pieds, la fontaine,
La mousse où l'on s'endort, le repos qu'on bénit :
Là, tout nuage fuit sous une douce haleine ;
Dans un oubli charmant, là tout labeur finit....

Moissonneurs, au travail ! le repos est stérile,
Le plaisir use l'âme et rend le corps débile ;
Le sommeil, c'est la Mort, et l'oubli le Néant.

Les fatigues du jour bientôt seront passées :
Vous compterez, ce soir, les gerbes entassées,
Et vous aurez compris qu'on ne vit qu'en créant.

FOI, ESPÉRANCE, CHARITÉ.

Moi je suis la science orageuse ou frivole ;
De rêves et d'orgueil j'enivre les esprits :
Viens à moi.— Mais j'ai dit : Laissez-moi mon symbole,
Et la foi de ma mère, où nos droits sont écrits.

— Je suis l'ambition, la gloire ; l'auréole
Dont les fronts généreux toujours furent épris.
— Peut-être ; mais je sais une plus sainte idole ;
L'Espérance, doux culte à ma jeunesse appris.

— Moi je suis le plaisir ; j'ai les ris et les grâces :
Je saurai, si tu veux, t'égarer sur mes traces,
Incliner vers ton cœur le cœur de la Beauté.

— Merci : mais j'ai déjà fait choix de la plus belle :
Le monde la connaît aux dons qu'il reçoit d'elle ;
Et les anges de Dieu la nomment Charité !

ANT.—AUG. GENIN.